

JACQUELINE NABA

Une voix

À chaque représentation, c'était la stupeur.

Nous étions assis côte à côte, sans un mot. Nous l'écoutions avec toute notre attention, oubliant le froid, ce resserrement dans la poitrine – un lieu où chez d'autres se forme le sentiment –, retrouvions à travers cet instant les figures passées. Alors que nous croyions la voir se détacher sur la scène, non, ce n'était pas elle... À peine s'avavançait-elle, elle faisait surgir des complications, un complot mystérieux, des fuites, des disparitions, des royaumes étranges... Quand elle descendait les marches, entonnait un chant d'une singulière pureté, c'était la reine de la nuit, quand elle armait le bras c'était une infanticide dont le timbre annonçait ou avouait les crimes, si la voix s'élevait, fragile et incertaine, lointaine, assourdie, presque désincarnée, frayant d'un souffle inouï un espace qui se désertifiait sous nos yeux, où l'air même se raréfiait, arrivait à manquer, c'était une prière, une invocation à la lune, ailleurs un duel avec la folie.

Chacune de ces images effacées ou sans liens évidents qui reposaient en nous se renforçait brusquement des autres, ensemble elles s'imposaient à nous, nous revenaient claires et limpides jusqu'à la douleur. La salle l'acclamait. Les cœurs qui battaient dans le vide, au moindre mouvement un peu brutal, pouvaient se rompre.

Personne ici n'avait oublié. Plus de vingt ans après, certains pleuraient en silence quand ils l'écoutaient. Aujourd'hui encore, certains la reconnaissaient parmi toutes et prêtaient l'oreille lorsqu'ils l'entendaient au loin.

Pourquoi nous touchait-elle tant, provoquait-elle ce trouble qui nous entraînait d'un égal mouvement, elle et nous, conti-

nûment rîvés à l'improbable puisque le sûr n'était pas accompli, le spectacle terminé, emportés par une inquiétude à laquelle nous n'étions sans doute pas nous-mêmes étrangers? Cela venait-il de ce que nous devinions obscurément en elle une exigence indéfinissable et combien de temps, de silence lui avait-il fallu? Car nous croyions qu'il n'y avait pas plus aride que ce qu'elle entreprenait, œuvrait en nous secrètement, aussi loin que possible d'elle.

Pourquoi ce pressentiment de vents noirs à l'horizon quand, au faite de sa gloire, tout semblait aller bien?

Parfois – était-ce dû au ciel? – elle nous installait dans une tristesse au-delà de la tristesse, qui n'avait à voir qu'avec nous. À un moment précis, une silhouette frêle, deux ou trois gestes saufs, quelque peu elliptiques, indécis, pareils à un tremblement – bref afflux d'images s'échappant de l'oubli –, le reste s'enrobait d'une nuit qui, la représentation durant, approfondissait le silence, nous recouvrait.

Elle arrivait, légèrement en retrait derrière son visage, paraissait avoir traversé des villes entières, adressait un sourire de remerciement qui provoquait dans l'assistance un émoi partagé, puis semblait absente, donnait l'impression de ne pas faire, d'être distraite, le regard tourné ailleurs, en un point où même elle ne parvenait pas, offerte et préoccupée à la fois.

Le public à l'entendre commencer de chanter se taisait en un recueillement presque sacré. Modulant le ton, elle laissait quelques notes en suspens – c'était à peine un balbutiement – tandis que de ces pauses une vibration sourde, soutenue, pas encore une musique s'élevait progressivement dans l'air, s'incurvait sous la voûte, insistait, demeurait à l'oreille, après avoir résonné étrangement en nous s'atténuait jusqu'à se figer, asseoir partout le silence. Alors, logée dans une faille ralentie du temps, elle s'aventurait vers un univers qu'elle semblait explorer du même mouvement qu'elle le créait, cherchait les sons, inventait la partition à chaque mesure. Elle improvisait, brodait sur un prétexte qu'elle n'avait pas besoin d'apprendre tant elle le connais-

sait par cœur. Elle gardait l'esprit libre pour jouer et donner autre chose.

Dès l'origine nous sentions bien que l'atmosphère changeait, que le répertoire ordinaire rendait un timbre inconnu, que la tessiture n'était pas habituelle, l'air ce qu'on avait coutume d'entendre.

D'un chant long, haletant, parcouru de multiples reprises, d'hésitations, de bégaiements, d'improbables fêlures, déroulant ses silences, ses morts métriques, avançant par suspensions, disjonctions, discontinuités, pauses, tirets, d'imperceptibles césures – d'une voix vibrante, tendue, souvent à la limite de la rupture ou de l'asphyxie, qui parfois faisait défaut, risquait de se briser à chaque instant, de ne pas tenir la mesure –, elle évoquait un espace ni visible ni connu que peut-être elle n'atteindrait pas, nous invitait à la suivre par des chemins escarpés à travers d'étranges paysages, aux lisières de mondes où quelque chose d'imprécis rôdait, comme une vague appréhension de danger, une folie qui irait les sanctionner, nous bouleversait en progressant dans ces régions écartées tragiquement dépourvues d'air, abandonnait une réalité qu'elle semblait quitter sans retour, s'enfonçait en une nuit qu'aucun soleil ne tuait tandis qu'elle mettait en œuvre le plus solitaire chant.

Elle l'élevait sur cette immensité d'ombre, laissait voler sa voix par-dessus la masse obscure qu'elle empêchait de menacer et repoussait d'un frémissement ténu, proche d'un bruissement d'ailes échappé des ténèbres, peu à peu développait un timbre si ample qu'il déchirait la nue – touchant en nous des zones confuses, éclaircissant les taches aveugles de notre paysage, ouvrant à pic devant chacun, nous apprenant parmi les doutes et renoncements à vaincre ces forces singulières pour accéder de façon éperdue à une trouble vérité.

D'un sol voilé, elle faisait naître des personnages revêtus jusqu'au bout de mystère, arrachait de nouvelles figures qui débordaient toute forme explicable, l'emportaient vers un terme qu'elle pressentait et provoquait en même temps.

Lentement, des années durant, mais aussi à une allure qui nous donnait une impression de crescendo, de déferlement silencieux – spectacle après spectacle comme en autant de crans permis précédant la fêlure –, elle s'aventurait entre des images de solitude, choisissait les rôles avec la prémonition de son destin, anticipait sur la vie, décrivait sa propre courbe, s'en remettait d'un chant à l'autre à la fuite des sons en liberté.

Le vertige nous saisissait devant cette gamme instable et tournoyante qui s'échappait ou se poursuivait différemment – presque un thème insistant parfois si pressant et si proche qu'on aurait dit la reprise d'un motif –, une rumeur surgie d'elle, jaillissant d'un égal mouvement au-dessus de terres irrespirables. Un tourbillon de notes pour sortir du piège dans lequel à tout moment elles risquaient de l'enfermer.

Avec un tremblement qui ôtait de la pureté à son timbre, ce rythme brisé qu'elle seule connaissait, hérissé de pointes, creusé de gouffres, des graves comme des forages profonds, forçant le rauque de certains accents elle semblait explorer la matière même du chant, osait faire se succéder des registres différents, accepter des rôles opposés, augmentait l'étendue de sa tessiture au point de la menacer, la mettre peu à peu en péril, franchissait des limites dont elle savait confusément qu'elle ne reviendrait pas, passait d'un répertoire à l'autre au risque d'imprévisibles conséquences.

Lentement mais aussi à une vitesse irrépressible, nous la regardions accomplir cela, aller jusqu'à l'oubli des prestiges vocaux, marquer son appartenance à l'univers tragique. À chaque manifestation nous avions le sentiment de nous trouver devant quelque chose en perdition, à chaque fois la sourde inquiétude qu'elle ne terminerait pas le spectacle, frôlait un monde où il n'y avait pas de représentation qui tenait.

Alors, faisant barrage à ce qui l'agitait de l'intérieur, pareille à un navire qui vacillait dans l'eau violente mais ne sombrait pas, elle se raccrochait au chant comme à une bouée. D'un

souffle unique embué de nuit, un son délié – autant masses et trajectoires que labyrinthes et gouffres parcourus à une rapidité folle après le long tournolement de leur exploration –, nous l'écoutions glisser de transformation en transformation, circuler à travers les difficultés avec une fluidité inégalée, étirer les intervalles, les resserrer, les condenser, au bout de ce mouvement incessant atteindre une vitesse de survol d'une absolue liberté, ouvrir la gamme à l'infini pour produire une matière entièrement nouvelle, tracer les figures d'un vertige dont nous ne percevions pas l'issue. La voix – privée de soutien – se déployait, emplissait l'espace d'un seul coup, entraînant une chute étourdissante. Les obstacles avaient cédé, la respiration devenait possible. Une froide beauté nous envahissait.

C'était un moment prodigieux, nous frôlions l'indicible. Et c'était le silence, elle épuisait en une fois tout le chant.

Les conventions étaient oubliées, les frontières brisées. Tant de générosité rendait cet instant poignant. La dernière note jouée, nous restions assourdis, immobiles, dans un état second, assistions au dénouement fascinés, sentions se fissurer en nous des murailles, éprouvions une levée d'écrou, comme s'il fallait que des entrailles du sol la musique se libère, que les territoires s'effondrent, les architectures s'écroulent afin que se dégage un chant, un surgissement, l'irruption d'un long flux emmenant le tout dans son cours.

C'était le rapport le plus mystérieux qui nous entraînait – chacun tour à tour sans repères, sans références, sans conscience de soi, pareil aux autres, eux-mêmes en cette seconde devenus incertains –, nous infléchissait d'une pesanteur nouvelle assez forte pour nous arracher à nos entraves, nous conduire vers un seuil où la pensée vacillait, la déraison menaçait, tous alliés, tellement étreints que nous paraissions uns, nous sachant vivants, existant pleinement au milieu d'une foule en liesse, parmi un public ébloui, brûlé d'une ferveur aussi exacte que ce feu qui consumait la scène, nous faisait l'effet d'un coup de sonde dans l'obscurité.

Un embrasement pur dont il ne subsistait rien, sauf un vide succédant à la clameur d'une ovation interminable, d'intenses et durables applaudissements, des rappels ininterrompus d'où fusaient des cris enthousiastes, des bravos enflammés. Des bruits, des crépitements qui peu à peu s'éteignaient, s'étouffaient, finissaient par rejoindre le silence.

Bien tard, nous cherchions à comprendre. Nous ne perdions pas le souvenir de ces nuits. Même si nous ne les entendions plus, alors qu'elles s'évanouissaient dans le temps, que nous demeurions enfermés dans la fatalité des choses, loin de s'effacer tels des airs qui ont cessé de plaire, elles laissaient en nous une marque inoubliable, s'enracinaient et se prolongeaient de toute leur portée imaginaire, résonnaient après les derniers accords.

Sous la musique filait une voix née de songes rassemblés, d'un vertige sans mesure qui étrangement nous saisissait, nous traversait d'une force peu commune en nous donnant la certitude d'exister au cœur de nos intermittences. Un chant d'une beauté inaccaparée. Combien il nous troublait! Il nous attirait corps et rêves, nous menait secrètement de l'autre côté, à l'endroit d'un premier qui ne s'écrivait qu'en silence sur les traces, les impacts d'une violence disparue. Hors de ce champ d'écueils lentement il s'élevait, tournoyait pour former un nœud d'orage, répandre une cascade de sons que rien ne pouvait endiguer, ce flot capable d'irriguer le pire désert.

Un vent de liberté soufflait.

De la rencontre du monde avec elle-même naissait cette musique.

Brisant la nuit, la voix créait, nous laissait un envoûtement.

Jacqueline Naba